MÉMOIRE VIVANTE

Regard de jeunes Léguevinois sur le passé

Et si on avait eu 13 ans en 1939 :
des élèves de 5ème du collège Forain François Verdier
rencontrent des témoins de la Seconde Guerre mondiale

Lorsque le projet d'une célébration autour de la personne de François Verdier est né il a semblé intéressant de recueillir des témoignages de personnes ayant vécu cette période. Le désir de faire se rencontrer les générations est devenu essentiel : que les anciens transmettent aux plus jeunes leurs souvenirs de cette époque troublée et que ces jeunes puissent se souvenir de la valeur de la Liberté.

Quelques élèves de cinquième du collège Forain François Verdier se sont enthousiasmés pour cette idée. Cette période complexe n'étant pas au programme de leur cours d'histoire, nous avons choisi d'évoquer avec les résidents de la Maison de retraite Curtis ce qu'était la vie d'un enfant de leur âge durant le conflit. Par un heureux hasard, deux résidentes avaient 13 ans en 1939, c'est-a-dire, à quelques mois près l'âge de Jean-Baptiste, d'Alizée, Laura, Amandine, Pauline, Ambre, Alice, Romane. Les trois autres personnes avaient entre 15 et 20 ans.

Cette exposition n'est donc pas une fresque historique de la période mais plutôt un témoignage intimiste de la vie bouleversée de cinq jeunes filles durant la Seconde Guerre mondiale entre Gers, Haute-Garonne et région parisienne.

Merci donc à Mesdames Antoinette Bégué, Catherine Dellarossa, Jeanne-Marie Lacaze, Marie-Thérèse Lapointe, Mauricette Levacher de nous avoir confié avec autant de gentillesse leurs souvenirs.

En espérant ne pas les décevoir.

Et si on était des artistes :
L'ALSH à la découverte de la Ruche

L'exposition « Destins brisés » réalisée à partir de la collection de tableaux rassemblés par Michel Picard a donné l'occasion aux élèves du Centre de loisirs des Gachots de partir à la découverte des peintres de l'école de Paris, et d'un lieu mythique lové au œur du 15ème arrondissement de la capitale, « La Ruche ».*

Guidés par Hélène Guttin ces élèves ont tout d'abord réalisé des recherches sur ce village d'artistes atypique.

Elles - puisque ce sont exclusivement des filles - se sont ensuite essayées à l'art du portrait comme les peintres de ce mouvement l'avaient fait au début du XXème siècle, manifestant à travers leur art « la perception aiguë des dangers qui menaçaient alors l'Europe. »

* exposition visible dans le hall de Tempo du samedi 24 janvier au dimanche 2 février 2014

Et si on avait eu 13 ans en 1939 ?

Rencontre entre huit élèves de classe de 5ème et cinq résidentes de la Maison Curtis

Qui sont nos témoins ?

Mauricette Levacher a 15 ans quand la guerre éclate. Elle vit à Athis-Mons en banlieue parisienne avec sa famille. Le début de la guerre marque la fin de sa vie d'écolière : elle doit partir travailler dans une usine qui fabrique des pièces métalliques pour l'industrie de l'armement. Elle travaillera toute sa vie durant.

Antoinette Bégué a 20 ans. Elle tient avec son mari la boulangerie de Lévignac, face à la mairie. En 1939, elle vient d'avoir un petit garçon.

Jeanne-Marie Lacaze a 18 ans. Elle vit à Grenade-sur-Garonne et travaille déjà dans une usine de chaussettes.

Catherine Dellarossa a 13 ans en 1939. Elle vit dans le Gers à Monfort.

Marie-Thérèse Lapointe a 13 ans. Elle vit en Moselle dans la ferme familiale. Lorsque l'armée allemande envahit la Moselle, sa famille est expulsée : elle doit quitter son exploitation et partir dans le Gers.

Mauricette Levacher

Antoinette Bégué

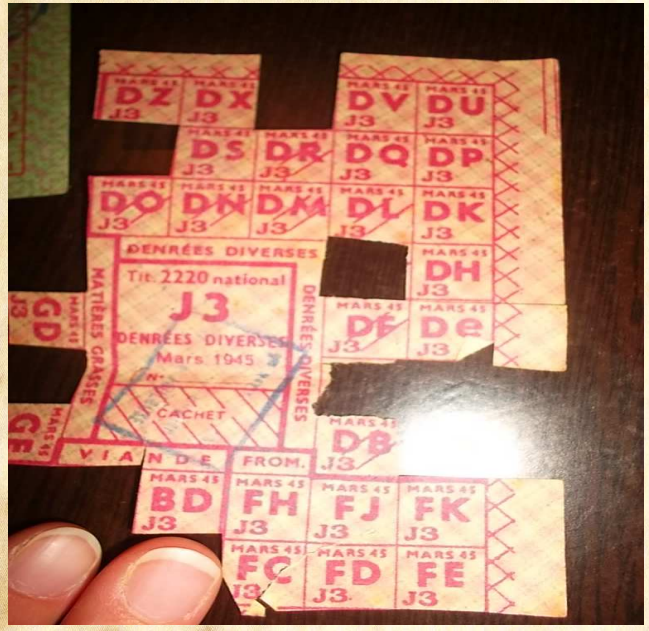
Catherine Dellarossa

Marie-Thérèse Lapointe

Jeanne-Marie Lacaze

Les tickets de rationnement

Les tickets de rationnement entrent en vigueur dès 1941. Conséquence directe de l'occupation allemande (...) la France connaît, dès 1941, une période de pénurie qui va déboucher sur la mise en circulation de cartes de rationnement. La première carte, mise en place le 1er juillet 1941, concerne les produits textiles. La seconde, un mois plus tard, s'intéresse au tabac. L'alimentation suivra. Dès la fin 41, tous les biens de consommation ne pourront être acquis qu'en échange de tickets attribués aux citoyens en fonction de la catégorie à laquelle ils appartiennent (de E, les nouveau-nés, à V, les vieillards, sans oublier les jeunes, J, ni les adultes, A...). Il faut préciser que ces tickets n'exonéraient pas les citoyens de payer les produits. (1)



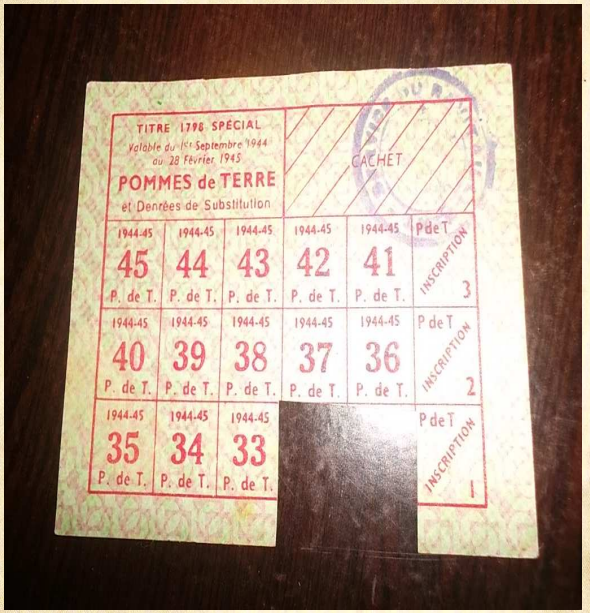
Jeanne-Marie Lacaze a gardé des nombreux tickets de rationnement. A notre âge, nous serions des J3. Voici les tickets de rationnement que nous devrions présenter pour nous nourrir.

« C'était la mairie qui les distribuait en fonction de l'âge des personnes, de leur métier. Les jeunes mamans avaient droit à un litre de lait par jour pour leur enfant. Mauricette Levacher explique qu'elle connaissait des gens qui avaient monté un trafic de faux tickets de rationnement : ils les vendaient près de 1,70F (alors que par exemple Jeanne-Marie Lacaze gagnait 30F par mois à l'usine, soit moins de 5€ par mois)

Il fallait des tickets pour tout : l'essence, la lessive, le tissu, la nourriture (pomme de terre, beurre, pain...). Même pour la boulangerie d'Antoinette Bégué et de son mari, les livraisons de farine étaient rationnées.

Par contre on ne trouvait plus de chocolat même avec des tickets ! »

Pour s'en sortir, certains Français pratiquent le marché noir, strictement interdit : dans les rapports de gendarmerie, ce délit figure dans la rubrique « Agissements nuisibles au relèvement du pays ». Les Français qui s'y livrent achètent au prix fort, sans ticket de rationnement (...) Mais tous n'ont pas les moyens nécessaires pour profiter de ce trafic, d'autant que les prix ont connu une hausse considérable. Ainsi, le kg d'épinards qui était à 2,50F en 1940 s'élève à 10F l'année suivante dans la ville de Tours. (2)

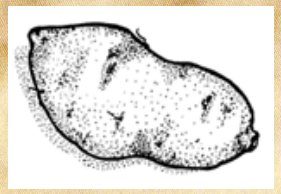


Voici des tickets pour obtenir des pommes de terre : chaque carnet est valable six mois (ici de septembre 1944 à février 1945).

Le carnet n'a pas été totalement utilisé ? Encore fallait-il que le marchand ait le produit souhaité !

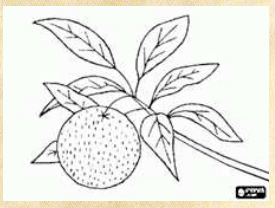
« Le marché noir s'est développé : dès 4h30 du matin on pouvait faire la queue pour essayer d'obtenir des denrées rationnées. Mais ceci était très risqué.

Il était plus facile de se nourrir à la campagne que dans les villes ! Dans le Gers les gens avaient un petit bout de terrain parfois où ils pouvaient cultiver quelques légumes et aussi avoir quelques poules. Mauricette Levacher qui vit en banlieue parisienne explique que la survie est beaucoup plus compliquée en ville. »



Alors, que mange-t-on durant la guerre ?

« Des rutabagas et des topinambours ! » nous répondent ces dames d'une seule et même voix !



Comme notre rencontre se déroule juste avant Noël, certains ne résistent pas à l'idée de demander quel cadeau un enfant pouvait recevoir à cette occasion.

Là encore la réponse est collégiale : « Rien... ou des clémentines ».

« On a juste la joie d'être ensemble... et c'est déjà beaucoup ! »

Comment se déplacer pendant la guerre ?

« Comme l'essence était aussi rationnée, on se déplaçait le plus souvent à pied ou en vélo... si on en avait un ! »

« Les chevaux avaient également été réquisitionnés pour transporter du matériel militaire. »

Devant cette disparition des véhicules automobiles et la raréfaction ou l'inconfort des transports en commun, la bicyclette, jusqu'alors apanage urbain des seuls travailleurs manuels, fait soudain une entrée en scène triomphale, et mérite de nouveau, après un demi-siècle d'éclipse mondaine, son titre de petite reine(...) Vélos parfois dénichés au grenier ou rapportés de la campagne et à qui l'obligation de porter une plaque minéralogique, assortie d'une carte grise, confère un titre de noblesse véritable. (3)

Et l'école pendant la guerre ?

Mauricette Levacher a 14 ans quand la guerre éclate. Cette date marque la fin de ses études. Alors que ses sœurs aînées apprendront un métier chez Pigier, elle devra se résoudre à travailler dès ses 14 ans et ce jusqu'à la fin de sa vie.

Marie-Thérèse Lapointe était en pension à Toulon. Elle dit y avoir été très heureuse malgré les bombes qui pleuvaient parfois puisque ce port militaire était un endroit stratégique.

« A l'école on ne parlait pas de la guerre. ! »

Ces dames sont toutes d'accord pour dire que les enfants d'aujourd'hui sont plus « dégourdis », plus au courant de l'actualité. Leurs parents, à elles ne leur parlaient pas de la guerre... mais c'était peut-être aussi pour les protéger et ne pas mettre leurs familles en danger.

L'Occupation

A partir du 11 juin 1942, la zone libre est à son tour occupée par les Allemands, qui ripostent ainsi au débarquement allié en Afrique du nord. Sur tout le territoire national sont ainsi pourchassés – outre les résistants- les juifs, et à partir de 1943, les travailleurs soumis au STO et qui tentent d'y échapper. (4)

Le STO

« Le frère d'Antoinette Bégué est parti avec sept camarades. Dans le train trois se sont échappés et ont été fusillés sur le champ. »

ÉTAT FRANÇAIS — DÉPARTEMENT DU CHER

Commune d

CONVOCATION

Service Obligatoire du Travail

(Loi du 16 février 1943.)

Recensement des Français et ressortissants Français nés en 1920, 1921 et 1922.

En exécution des prescriptions de la loi du 16 février 1943 et du décret du même jour, tous les Français et ressortissants français du sexe masculin, nés entre le 1er janvier 1920 inclus et le 31 décembre 1922 inclus et domiciliés sur le territoire de la commune [illegible] ront se présenter aux opérations de recensement qui aura lieu à [illegible] aux jour et heure indiqués ci-après.

Le service du travail obligatoire était, durant l'occupation, la réquisition et le transfert à partir de 1943 contre leur gré vers l'Allemagne de centaines de milliers de travailleurs français, afin de participer à l'effort de guerre allemand dans les usines, les chemins de fer, etc... (6)

Y avait-il des soldats allemands à Levignac ?

« Des soldats allemands sont entrés dans la boulangerie avec leur fusil, se souvient Mme Bégué, et mon mari leur a fait baisser leur arme et leur a coupé un morceau de pain... »

La vie en ville était-elle différente à l'arrivée de l'armée allemande ?

« Dès que les Allemands ont pris possession des villes au dessus des mairies a flotté la croix gammée. »

Les personnes juives traquées

Mauricette Levacher travaillait dans une usine de fabrication de matériel militaire près d'Orly en région parisienne. Avec elle travaillaient deux personnes : Rachel et un jeune homme. Ces deux personnes ont été dénoncées par un autre couple de l'usine. Elles ne sont jamais revenues.

Une religieuse est venue demander à Antoinette Bégué et son mari de garder un enfant dont le papa était prisonnier en Allemagne. Il est resté près de 4 ans dans leur famille. Il les appelait, papa Claude et maman Claude.

A la fin de la guerre, il ne voulait plus retourner avec ses parents. Pour le mettre en confiance, Antoinette a offert des biscuits à sa maman. Petit à petit, l'enfant a « ré adopté » ses parents.

Souvenirs marquants

Mauricette Levacher se souvient de la **chanson** qu'elle entendait souvent « *Heidi, heido, heida* » lorsque les troupes allemandes se déplaçaient dans les rues.

Il s'agit d'une chanson du folklore populaire allemand reprise comme chant de troupe par les soldats allemand durant l'Occupation.

Le **hurlement de la sirène** qui annonce les bombardements.

La **peinture bleue** que l'on mettait sur les fenêtres pour qu'aucune lumière ne filtre à l'extérieur.

La défense passive oblige la population à placer des rideaux sombres ou peindre ses vitres pour qu'aucune lumière ne soit visible de l'extérieur. Il s'agit de se protéger des bombardements mais aussi d'empêcher toute activité passé l'heure du couvre-feu.

La **peur** aussi le soir lorsque Marie-Thérèse Lapointe ou Mauricette Levacher rentraient du travail à pied ou en vélo. Ne pas trop tarder à cause du couvre-feu à 22h. Peur des soldats mais aussi de la police française au service de l'occupant. Toujours avoir ses papiers sur soi car on pouvait être contrôlé à tout instant.

Les bombardements

L'un des pires souvenirs de Antoinette Bégué : lorsque les bombardements ont touché Toulouse, les vitres de la mairie de Lévignac ont explosé alors que cette commune se situe à 25 km de là.

La faim, le sentiment de toujours avoir faim pendant 4 ans.... et encore même après la guerre puisque les tickets de rationnement seront réinstitués en 1947.

La ration quotidienne moyenne est alors estimée à 1 500 calories, et assurément moins en ville. À titre de comparaison, un rapport de l'OCDE daté de 2005 estime la consommation actuelle moyenne en France à 3 654 calories. (6)

Le 1 mai 1947 La ration de pain est fixée à 250gr par personne et par jour

Le 27 août 1947 La ration de pain passe à 200gr par personne et par jour. (7)

Le cas de la Moselle

La présence de Marie-Thérèse Lapointe originaire de Moselle permet d'aborder le terrible et douloureux problème des régions frontalières avec l'Allemagne. Ces zones ont connu de nombreux bouleversements durant les trois conflits franco-allemands.

Les parents de Marie-Thérèse sont agriculteurs et possèdent une grande ferme avec beaucoup de terre à deux kilomètres de la frontière allemande.

Lorsque la wehrmacht envahit la France, les officiers allemands saisissent la ferme et donnent une semaine à sa famille pour quitter la ferme. Chaque membre de la famille a droit à 35 kg de bagage. A part des vêtements tout est laissé sur place.

Les parents de Marie-Thérèse sont effondrés. Mais ce qui va profondément bouleverser sa mère c'est d'entendre les Allemands jouer sur son piano alors que la famille quitte la ferme.

Les soldats les font monter dans un train. Après deux jours de voyage ils arrivent dans le Gers. L'Etat français leur a en effet assigné un nouveau lieu de vie et de travail: ils vont aider une famille d'agriculteurs gersois.

Après la guerre ses parents reprennent possession de leur ferme. Des agriculteurs allemands y ont travaillé pendant toute cette période. Les parents de Marie-Thérèse iront récupérer en Allemagne leurs affaires emportées par ces agriculteurs.

La fin de la guerre

Quelles ont été vos réactions lorsque vous avez appris la fin de la guerre ?

« Beaucoup de joie »

« On a dansé, on a crié ! »

« C'était enfin la liberté ! »

« On a pensé qu'il y avait eu aussi beaucoup de morts. On ne souhaite à personne de revivre ça ! »

Ces personnes sont conscientes et très tristes de savoir qu'il y encore des gens qui vivent cela aujourd'hui car il y a des guerres dans de nombreux pays.

Parlez-vous de la guerre entre vous maintenant ?

« Non, jamais » répondent-elles toutes.

Et si on vous proposait d'aller en Allemagne ?

Antoinette Bégué y est déjà allée. C'était dans de la famille par alliance et elle a beaucoup aimé ce voyage.

Marie-Thérèse Lapointe accepterait.

Mauricette Levacher préfère rester en France.

La guerre vous a-t-elle appris quelque chose ?

« *J'ai appris que la peur permet de faire des choses dont on se croit incapable.* » nous livre Marie-Thérèse.

« *J'ai découvert que les hommes sont d'une grande fraternité lorsqu'ils sont dans le besoin.* » nous a confié Mauricette.

« *Grâce à la guerre, j'ai rencontré mon mari !* » s'exclame Jeanne-Marie en riant.

Merci à toutes ces dames et à Lucie et Claudia de la Maison Curtis de nous avoir offert ce moment de partage !

« Cette rencontre m'a plu : c'était un moment agréable où on a pu poser des questions et échanger sur la Seconde Guerre mondiale avec des personnes qui nous ont accueillis avec joie et nous ont volontiers répondu. Grâce à cet entretien nous avons pu avoir une autre image de cette terrible guerre. (…) C'était un après-midi très enrichissant pour nous, je remercie les équipes qui nous ont accueillis et toutes les autres personnes qui nous ont permis de préparer cette rencontre. »

Romane

« Ces personnes nous ont accueilli avec le sourire et étaient très fières que nous soyons intéressés par leur passé. On a appris beaucoup de choses et j'ai ressenti la tristesse qu'elles ont dû ressentir. Cette période a été plus dure que ce que j'imaginais. Lors de la photo de groupe, elles étaient assez émues. C'était un excellent moment partagé avec elles. Je remercie beaucoup Mme Levacher, Mme Dellarossa, Mme Bégué, Mme Lacaze et Mme Lapointe. »

Laura

« Les personnes de la maison de retraite nous ont accueilli chaleureusement et j'étais impatiente de commencer. (…) Cinq personnes nous ont raconté leur histoire unique et émouvante. Nous retenons beaucoup plus quand ce sont des gens qui ont vécu la guerre et ce que j'ai appris, par moment, m'a parfois choquée.

Merci à toutes. »

Alizée

« Cette rencontre m'a plu car j'ai appris beaucoup de choses : j'ai découvert que la nourriture avait été rationnée, que l'on mangeait des choses que l'on trouve détestables aujourd'hui, que plein de bombes ont été lâchées sur la France. Mais c'est l'histoire de Mme Lapointe qui m'a le plus touchée : devoir abandonner sa maison et partir à l'autre bout du pays ! »

Pauline

« Ces dames étaient très intéressées par nos questions et elles y ont répondu sans problème. Leurs histoires étaient très émouvantes. J'ai été étonnée par certaines réponses comme le rationnement des pommes de terre et de la lessive. J'ai découvert beaucoup de choses au cours de cette rencontre que je n'avais pas apprises en cours. »

Alice

« Ce fut un moment fort entre nous et des témoins de la guerre. J'ignorais réellement jusqu'à ce jour comme cela avait pu être dur. J'ai été frappé par certaines anecdotes sur les conditions de vie, sur la nourriture et sur Noël. »

Jean-Baptiste

« J'ai adoré cette rencontre car il y avait une ambiance chaleureuse et toutes ces personnes nous ont très librement parlé de leur vie mais sans être tristes ou trop émues. C'était très vivant et j'ai retenu plus d'informations sur la guerre que lors d'un cours ! Certaines choses m'ont impressionnée : je savais que la nourriture était rationnée (sauf pour le chocolat !) mais j'ignorais que la lessive ou le tissu aussi étaient comptés ! Je ne pensais pas que l'on pouvait avoir peur en permanence, que les femmes devaient remplacer les hommes ! »

Amandine

« J'ai beaucoup aimé cette rencontre avec les résidentes de la maison Curtis. J'ai appris beaucoup de choses sur la guerre de 39-45 avec des anecdotes, mais aussi des souvenirs parfois douloureux ou drôles. Ce moment passé a la maison de retraite m'a aussi appris l'horreur de la guerre. Merci à toute ces dames qui ont répondu à nos questions. »

Ambre

« La Ruche », une cité d'artistes

Qu'est-ce que « La Ruche » ?

« La Ruche », c'est un ensemble d'ateliers (environ 140) destinés à des artistes de condition modeste et souvent immigrés. C'est un village d'artistes, « bourdonnant » de création.

Quand et par qui a-t-elle été fondée ?

Alfred Boucher (1850-1934) peintre et sculpteur, est à l'origine de la fondation de « La Ruche » en 1902. Il décide d'offrir un toit à des artistes démunis.
D'abord il achète un terrain puis plusieurs éléments venus de l' exposition universelle de 1900, dont la rotonde conçue par Gustave Eiffel.

Quelques artistes connus de « La Ruche » :

BRANCUSI, Fernand LEGER, MODIGLIANI, CHAGALL, Chaïm SOUTINE, peintres ou sculpteurs représentants de l'Art Moderne, mais aussi bien d'autres ayant fuit leur pays où sévit déjà l'antisémitisme.